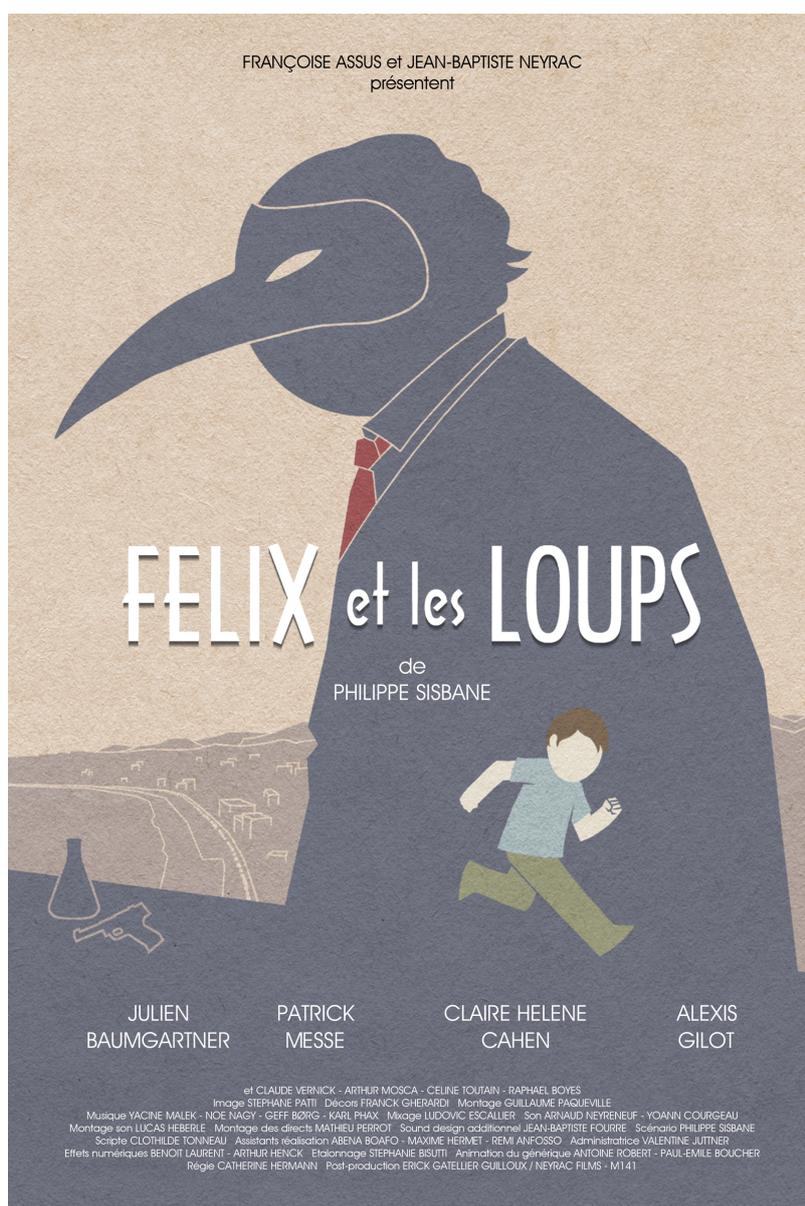


Zelig films, Neyrac films et Françoise Assus présentent

FELIX ET LES LOUPS

Un film de Philippe Sisbane

France / 2014 / Fiction / 1.85 / 5.1 / 90 min / Visa n° 135 995



Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.zeligfilmsdistribution.com

**DISTRIBUTION
ZELIG FILMS**

33, av. Philippe Auguste-75011 Paris
Tél: 01 53 20 99 68
contact@zeligfilms.fr

**RELATIONS PRESSE
ANAI SLELONG**

Tél: 06 18 41 82 54
anais.lelong@gmail.com

SYNOPSIS

À la suite d'une tentative de suicide, un jeune biologiste influençable se retrouve embrigadé dans une organisation criminelle basée sur les hauteurs de Nice. L'apprenti serrurier qui lui a sauvé la vie, entretemps devenu son ami, tente de l'arracher aux griffes de *l'Arche des Loups*...

FELIX AND THE WOLVES

After a suicide attempt, a young easily influenced biologist is recruited by a criminal organization based in the hills above Nice. The apprentice locksmith who saved his life becomes his friend and tries to pull him away from the claws of the Wolves' Ark...

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE SISBANE

Votre film raconte un complot à Nice. Quelle idée vous est venue en premier ? La conspiration qui devait se dérouler à Nice, ou Nice où allait se passer une conspiration ?

C'est l'idée d'un tournage à Nice qui a tout déclenché : depuis que j'avais quitté la ville, à l'âge de 18 ans, j'avais le désir d'y réaliser un film qui traduise la vision à la fois baroque et onirique que j'en ai gardée, associée notamment à la période du carnaval : cette fête est liée à des souvenirs d'enfance très intenses...

Le thème du carnaval m'a naturellement conduit au motif des masques et autres déguisements – d'où l'idée de secte et le propos conspirationniste.

Par ailleurs, j'avais très envie de tourner un film sur le schéma du bouc émissaire. Dans la fable du carnaval, le Roi, tenu pour responsable des dérèglements de la société qui l'a sacré, est finalement brûlé par ses sujets pour que soit restauré l'ordre traditionnel... Il me semblait donc nécessaire que mes conspirateurs agissent pendant le corso carnavalesque, et en reprennent les accessoires. Et dans quelle ville française se déroule le plus beau des carnivals ?

On ne révélera pas le secret de la conspiration mais... cette idée de *Peste du Furet* vous est venue comment ?

J'avais été marqué, en 1987, par l'une des premières campagnes contre le SIDA : des spots réalisés par Jean-Jacques Beineix sur l'air de « Il court, il court le furet » – devenu « Il court, il court le SIDA ». Ce souvenir m'est revenu en 2009, au moment de l'épidémie de grippe aviaire... C'était une époque – juste quelques mois – où l'on voyait les gens porter des masques chirurgicaux dans la rue. L'image m'avait impressionné, et m'a inspiré cette idée du vol d'une souche de virus... Mais qui pourrait y avoir accès, sinon les biologistes qui travaillent dessus ? Et pourquoi en viendraient-ils à trahir leurs employeurs militaires...? Voilà comment s'est construite l'intrigue. Accessoirement, j'aimais bien qu'elle débouche sur cette déclinaison du motif du masque : masques de carnaval, masques chirurgicaux, masques à gaz. Sans compter le *bas les masques* final...

Dans la plupart de vos films, vous semblez toujours très préoccupé par le temps, notamment dans *Le Coma des Mortels*. Dans *Félix et les Loups*, il y a cette idée que le temps s'annihile, qu'il se dissout. Le temps est-il l'une de vos obsessions ?

Le temps qui recommence, oui. L'éternel retour, comme dirait l'autre. Le titre anglais du *Coma des Mortels*, c'est *Present Perpetual*... L'une de mes phobies, c'est de me retrouver scotché dans un temps qui n'évoluerait plus. *Un jour sans fin*, de Harold Ramis devrait être l'un de mes films préférés – un de mes pires cauchemars, en tous cas. Et *La Jetée*, de Chris Marker. Le concept du paradoxe temporel m'a toujours fasciné, d'autant que c'est une idée qui se marie bien avec celle de la paranoïa. La scène finale de *Félix et les Loups* conjugue les deux : l'angoisse paranoïaque et la réitération...

Bien des gens sont effrayés par le temps qui passe. Vous, c'est par le temps qui ne passe pas !

Disons le *recommencement perpétuel*. J'aime ce qui évolue – qui s'améliore, si possible.

Les mêmes histoires, que l'on revit avec des personnes différentes, les erreurs que l'on reproduit avec la conviction d'avoir tout fait pour les éviter, l'idée de la répétition, tout cela me semblait des métaphores intéressantes pour la tentation fasciste dont il est question dans le film, avec des protagonistes qui ne se souviennent à aucun moment de ce qui s'est passé dans les années 30 et 40.

Au-delà des années 30, y a-t-il une certaine littérature du XIXe siècle dont vous vous sentez proche ?

Plutôt le début du XXe siècle... J'adore le fantastique cauchemardesque de Gaston Leroux dans ses romans *La Poupée Sanglante* et *La Machine à assassiner* : cette conjugaison des thèmes du vampire et de l'automate qui échappe à son horloger...

Avez-vous besoin des machineries, ou est-ce juste une atmosphère que vous recherchez ?

J'aime bien effectivement *donner à voir*, et les machines électriques ou les alambics sont des objets que j'aime filmer : la technologie dans ce qu'elle peut avoir de visible, la poésie du détail... Voilà pourquoi j'adore l'esthétique industrielle du steampunk, basée sur des mécanismes filmables. *Brazil* de Terry Gilliam reste, à mes yeux, le premier film qui l'ait pleinement utilisée. Idem dans *L'Armée des 12 singes*, et revoilà *La Jetée* – on boucle la boucle, non ?...

C'est un film de complot, ce que les Américains savent faire et qu'en France on tourne moins souvent. Vous filmez toujours des êtres qui ont des relations complexes, mais vous ne pouvez pas vous empêcher de les fondre dans une histoire d'espionnage, de conspiration politique, de résurrection d'entre les morts...

J'ai été marqué, adolescent, par le film d'Ettore Scola *Une journée particulière*. Cette histoire d'amour express, adultère et hautement improbable devenait d'autant plus passionnante qu'elle advenait le jour d'une rencontre entre Mussolini et Hitler, dans cet immeuble exceptionnellement déserté. Sans ce contexte extraordinaire, on se serait retrouvé dans un film de têtes parlantes...

...qui ne vous intéresse pas.

– Qui m'intéresse moins. J'aime les arrière-plans qui mettent en valeur l'action – surtout si les deux peuvent interagir. Cette situation, qui donne tout son sens à l'histoire d'amour ou d'amitié, et en fait quelque chose d'unique...

D'autre part, j'ai toujours été stupéfié de découvrir combien la *toute petite histoire* des gens ordinaires – histoires de cœur, de sexe, de santé, d'argent – pouvait avoir d'immenses retentissements sur la grande. Et comment ces *toutes petites histoires* pouvaient faire échouer de gigantesques entreprises – ou, au contraire, les favoriser. C'est un peu la théorie du grain de sable chère à Stanley Kubrick. Dans *Félix et les Loups*, une secte eugéniste caresse le projet d'anéantir le quart de la population européenne. Elle a besoin pour cela de la complicité d'un biologiste influençable, auquel un ami tente d'ouvrir les yeux. Tout se résoudrait pour le mieux s'ils ne s'étaient pas tous deux épris de la même fascinante jeune femme. Et voilà la survie d'un quart de l'Europe suspendue aux méandres d'une histoire triangulaire...

Au fait, tous vos films ou presque parlent du ménage à trois. C'est une figure idéale ?

La triangulation du désir est une figure fréquente dans la vie réelle et remarquablement analysée par René Girard : tout désir est l'imitation du désir d'un autre, paré de prestige, pour un objet quelconque. Et pour moi, c'est l'essence même du cinéma : il y a celui qui regarde, dans le noir ; il y a le couple regardé. Quelquefois celui qui regarde rejoint le couple et se mêle à l'histoire. Résolution adulte d'une situation œdipienne assez frustrante – pour peu qu'on soit un bébé...

Ce qui est amusant, c'est que René Girard démontre que la généralisation de ce désir mimétique à trois, quatre – ou cent mille – peut déboucher sur la guerre de tous contre tous ; et que cette crise ne peut se résoudre que si la violence se focalise sur une victime expiatoire. C'est le principe du bouc émissaire – où l'on retrouve justement la thématique du carnaval...

Comment avez-vous choisi Julien Baumgartner ?

Nous nous étions rencontrés dans un théâtre huit ou neuf ans plus tôt. J'ai toujours été frappé par la subtilité de son jeu, le talent qu'il avait de traduire simultanément plusieurs intentions – dans des registres tragique et comique à la fois. On s'est beaucoup vus avant le tournage pour s'accorder sur le ton de l'ensemble. Julien est remarquable pour faire ressentir l'absurdité des situations.

Il est sensationnel dans le film, et votre entente semble évidente. Qu'est-ce qu'il apporte sur un plateau ?

Déjà, le plaisir qu'il a de s'y trouver est communicatif. D'autre part, sa décontraction, qui lui permet d'être à la fois concentré et juste, est contagieuse. Elle favorise l'expression d'une formidable quantité de nuances : Julien joue sur de nombreuses portées en suivant une même partition. Il fait partie des personnes rares, investies à 200 %, avec lesquelles il n'y a pas de problèmes mais des solutions, des propositions...

Avant le tournage, vous travaillez beaucoup ?

Dans la mesure du possible, je prépare le découpage technique en ayant vu le décor, au minimum sur plan ou sur photos. Pour ce qui concerne *Félix et les Loups*, le découpage a été conçu en fonction d'une suite de décors que la productrice associée, Françoise Assus, nous avait généreusement proposés. J'étais donc tenu de l'avoir bien en tête puisqu'il fallait raccorder entre eux des décors qui étaient parfois à des kilomètres les uns des autres...

Mais quand vous arrivez sur un décor, vous savez quels seront vos mouvements de caméra...

Oui, même pour *Félix et les Loups*, que nous avons voulu assez naturaliste, avec moins d'artefacts que dans mes courts métrages, le découpage était dessiné et distribué à l'équipe : ma préoccupation principale, pendant le tournage, c'est de ne perdre aucune minute à expliquer les cadres ou à régler les aspects techniques, afin de pouvoir me consacrer à la direction des acteurs. C'est avant le tournage, que l'essentiel du découpage a été discuté avec les techniciens.

Et ça évolue peu ?

Ça évolue tout de même : le découpage est surtout là pour rassurer l'équipe et constituer une base commune à partir de laquelle on pourra, le cas échéant, improviser. Le story-board n'est pas un carcan mais, disons, une carte routière. Libre à nous, si une idée de plan ne fonctionne pas, d'explorer quelques chemins de traverse, dès lors que chacun sait où l'on va. La carte n'est pas le territoire...

D'où vient celui qui interprète votre gourou, Patrick Messe ?

Du théâtre. Il m'a été présenté par l'un des acteurs du *Coma des Mortels*, avec qui il avait joué dans *Britannicus*. Patrick, qui fait aussi du doublage (il est parfois la voix française de Jack Nicholson) est un acteur merveilleux, qui saisit immédiatement l'enjeu de chaque situation, et sait en extraire les ridicules involontaires de son personnage – sans pour autant cesser d'être terrifiant. Du coup, son humour s'est immédiatement accordé avec celui de Julien.

Avec son mélange d'humour et de terreur, votre Professeur est très « méchant de James Bond », – ce qui est à la fois un compliment et une critique, dans la mesure où l'on peut se dire : « c'est un méchant de cinéma »...

Parce que le film traite de sujets qui me tiennent très à cœur, je ne voulais pas qu'il se prenne au sérieux. Je ne voulais pas faire un film politique – mais une comédie conspirationniste – et donc avant tout une comédie. La façon décalée avec laquelle les acteurs jouent fait partie de ce qui me permet de parler de choses graves...

Mais, à force de ne pas vouloir que le film se prenne au sérieux, est-ce que vous ne craignez pas – je vous provoque un peu – que la menace cesse d'être effrayante ? Si les fachos ressemblent au Professeur Bernard, on risque de les prendre pour moins dangereux qu'ils ne sont...

Hitler était assez grotesque dans son allure, et ses ridicules étaient perçus de ses contemporains – ce qui ne diminuait en rien son impact sur les foules. Au contraire : on se méfiait moins ! Idem pour Mussolini.

Dans votre esprit, un clown peut amener à des catastrophes !

Les pires drames arrivent souvent de la part d'individus qui ne sont même pas inquiétants : une certaine bonhomie, un certain ridicule participent, je crois, à leur montée en puissance.

On est bien d'accord : Félix et les Loups est un film de genre et une comédie, mais aussi une œuvre de combat ? Une œuvre d'alerte... ?

Oui – sauf que quand je vais au cinéma ce n'est pas pour entendre un sermon...

Plusieurs séquences, notamment celles autour de la piscine, sont très hitchcockiennes : vous arrivez à créer une ambiance étrange et fantastique autour de cette piscine ensoleillée, avec un héros dont on se demande s'il est dupe de ce qui lui arrive. Comment créez-vous cette angoisse diffuse, cette impression que tout se dérobe : on ne sait pas ce qui se passe, mais on sent que quelque chose de bizarre, de décalé, se produit ?

Je puise dans des souvenirs d'enfance : une époque où rien n'arrivait jamais de nouveau sous le soleil – sentiment que je me suis employé à reconstituer sous les mêmes latitudes, dans ce climat subtropical à base de palmiers, de lumière et de piscines. On a toutes les peines du monde à prendre au sérieux les cataclysmes en cours, parce que la lumière est euphorisante...

Mais de toute façon votre personnage principal ne semble pas décidé à s'y opposer, à ces cataclysmes !

Dès le début, Félix s'annonce comme un collaborateur dans l'âme, comme le sont tant de gens qui ont renoncé à mettre leur vie en accord avec leurs convictions. Il n'y a donc pas à le pousser beaucoup pour qu'il collabore effectivement : le premier signe, c'est qu'il adopte le costume et la cravate des membres de la secte...

Est-il conscient d'être un collaborateur ?

Il n'est pas conscient qu'il puisse y avoir un autre choix. Il veut juste survivre – à n'importe quel prix. Sa fiancée lui dit qu'il est un imbécile, ses employeurs qu'il est un fumiste, sa sœur, un parasite... Et tout d'un coup, il se retrouve dans un environnement où on lui assure qu'il est un génie méconnu ! Dès lors, il est prêt à n'importe quelle compromission pour que continue cette rumeur favorable – y compris voler les souches d'un virus mortel...

Pour vous, l'individu peut aussi bien tomber du bon que du mauvais côté. Comme le héros du film de Louis Malle, *Lacombe Lucien*, Félix pourrait aussi facilement résister ou collaborer...

Il est prêt à n'importe quoi pour s'entendre dire qu'il vaut la peine d'être connu, et je pense que beaucoup de gens sont comme lui...

Qu'est-ce qui pousse certains à résister, alors ?

L'imagination : en avoir suffisamment pour concevoir qu'une autre échelle de valeurs existe, cachée quelque part... Un autre chemin, plus tortueux, plus étroit, vers le même but, la même reconnaissance. Mais le ressort reste le même...

Que pensez-vous de votre héros ?

Ah, c'est tout le propos du film ! J'ai voulu confronter trois âges de la vie d'un même personnage : le paumé sympathique, face à l'artiste idéaliste et résistant qu'il fut adolescent, et au leader terroriste que l'aigreur peut le conduire à devenir... C'est, d'ailleurs, ce dernier personnage (le Professeur Bernard) qui a été le plus facile à construire : il a une vraie cohérence psychologique, il sait ce qu'il veut et s'en donne les moyens. A l'opposé, Félix est un anti-héros qui n'a pas de système de valeurs bien défini : la plupart de ses actions sont des réactions, un slalom pour éviter de regarder en face la réalité, qui lui sera assénée *in fine*. Et Félix sera incapable d'entendre cette vérité-là : il préférera sacrifier des millions de gens que d'accepter l'idée que l'estimation de sa valeur repose sur une escroquerie !

Vous avez une piètre idée de l'humanité ?

Mais non ! Je raconte une histoire qui ne manque pas de résistants en herbe – et pas seulement le serrurier : il y a aussi l'un des deux personnages interprétés par Claire Hélène Cahen : celui d'une héroïne stoïque prête à sacrifier sa vie pour ses idéaux !

Etes-vous plus à l'aise pendant la phase d'écriture, sur le plateau, ou lors du montage ?

La phase d'écriture est une gageure pour moi : peut-être parce que je n'aime pas la solitude... Je ne me sens tout à fait vivant que sur le plateau, au milieu de ce capharnaüm que je trouve fécond.

Ce qui n'empêche que j'éprouve beaucoup de plaisir au montage : le plaisir de prendre le temps de réfléchir, par exemple, de chercher le rythme du récit, de confronter ma vision des choses avec celle du monteur, Guillaume Paqueville, et de voir le film s'enrichir de sa créativité...

L'atmosphère inquiétante de la séquence autour de la piscine, dont je vous parlais tout à l'heure, a été créée au montage ?

Oui, d'autant que nous ne disposions que de peu d'images : je me souviens que lorsqu'on l'a tournée, nous étions en retard, le soleil allait disparaître, il fallait aller vite, ce qui fait que nous n'avons pas eu le temps de tourner des plans supplémentaires, des prises de vue optionnelles. On peut voir d'ailleurs que dans la scène de repêchage du cadavre, les vivants ont des ombres complètement horizontales...

C'est ce qui crée cette sourde angoisse ?

Cette lumière rasante donne aux personnages de très longues ombres qu'ils traînent après eux comme autant de remords...

Le plateau, c'est l'anti-angoisse, pour vous !

C'est la vraie vie !

FILMOGRAPHIE REALISATEUR & SCENARISTE

PHILIPPE SISBANE

Originaire de Nice, Philippe Sisbane s'installe à Paris à 18 ans pour y étudier le cinéma et l'histoire de l'art et travaille comme assistant de production puis comme monteur. Il réalise quelques courts métrages en 16 mm puis en 35 mm, dont un moyen-métrage distribué en salles : « Le Coma des Mortels ». « Félix et les Loups » est son premier long métrage...

1987 Les Naïfs	The Naive	(fiction 6')
1988 Les Gémeaux	Gemini	(fiction, 7')
1989 Mon père : Victor F.	My Father: Victor F.	(fiction, 8')
1990 Des yeux couleur du temps	A Rare Shade of Blue	(fiction, 17')
1992 De l'autre côté du parc	The Other Side of the Park	(fiction, 9')
1994 Doudou perdu	Teddy Bear Was Here	(fiction, 11')
1996 Post-scriptum	Post-Scriptum	(fiction, 6')
1997 Quelques jours à San Francisco		(documentaire, 52')
2004 Le Coma des Mortels	Present Perpetual	(fiction, 42')
2009 Traverses 92		(série 10 x 13')

Originally from Nice (France), Philippe Sisbane moved to Paris at the age of 18 to study cinema and art history. To finance his studies, he produced radio shows for children, wrote film reviews, and worked as a production assistant on documentaries.

He shot three short films in 16 mm (« Les Naïfs » / « The Naive », « Les Gémeaux » / « Gemini » and « Mon Père : Victor F. » / « My Father: Victor F. »). He then moved on to 35mm with « Des yeux couleur du temps » / « A Rare Shade of Blue », « De l'autre côté du parc » / « The Other Side of the Park », « Doudou Perdu » / « Teddy Bear Was Here », « Post-Scriptum » and made a documentary about San Francisco. His medium-length film, « Le Coma des Mortels » / « Present Perpetual » was released theatrically as a feature film.

These films were selected and won awards in various festivals in France and abroad, shown on TV channels, and released on DVD.

« Félix et les Loups » / « Felix & the Wolves » is his first feature film.

ENTRETIEN AVEC JULIEN BAUMGARTNER

La première rencontre avec Philippe Sisbane, qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler avec lui ?

C'est mon agent Brigitte Descormiers, qui m'avait présenté à Philippe il y a quelques années, et puis le temps s'est écoulé jusqu'à ce qu'elle me fasse lire son scénario. Aussitôt la lecture terminée, j'ai décidé de revoir ce gars avec, au fond de moi, l'envie d'interpréter son personnage. Après notre rencontre, tout s'est enchaîné logiquement, comme une évidence : j'avais encore plus envie de traduire en jeu les multiples cerveaux de Philippe ! C'est un personnage complexe et étonnamment brillant.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce récit ?

Justement, sa complexité, décalée, onirique, presque baroque, malgré l'apparente légèreté (voire la simplicité) voulue par le réalisateur. En surface le film est totalement abordable, mais il cache une vraie complexité... C'est un film d'auteur qui a l'apparence d'un film de genre, d'un film grand public.

En ce qui concerne l'histoire et le personnage, ce qui m'a plu d'emblée c'est que tout ce qui était à jouer n'était que pur fantasme, presque du domaine du conte, et que rien n'était donc tout à fait réel... Je dirais que je ne savais plus trop où situer la frontière entre le réel et l'irréel. L'hypnose, très présente dans le film, y participe pleinement, ainsi que le carnaval et ses dérèglements dionysiaques et puis les costumes et masques en tous genres (masques burlesques, à gaz, de chirurgie, de chimiste, même la poudre de maquillage). Irréelle, aussi, cette immense villa sur les hauteurs de Nice, où l'action principale du film se déroule, de style méditerranéen néo-classique années 80, qu'on aurait dit faite de carton-pâte... Irréels, enfin, les multiples niveaux de lecture de l'histoire : par exemple, c'est Félix qui, dans son coma, invente les personnages du jeune serrurier et du gourou tels que lui-même s'imagina à ces deux âges. En jeune artiste à la fois naïf et lucide, quelque peu cliché tant dans sa forme (et son jeu) que dans son être. Le côté *playmobil* de l'allure du comédien qui interprète ce rôle n'est d'ailleurs pas dénué de sens : on est dans la caricature, voulue par l'auteur, d'une certaine jeunesse à la fois propre sur elle et web-rebelle... Et d'autre part en leader buriné, sympathiquement dangereux et terriblement amical : une allégorie du poison que la secte distille dans l'esprit de Félix. Félix, dont la vigilance se laisse peu à peu engourdir par l'hypnose et les pseudo médicaments...

Ce récit parle d'un homme sous influence, victime d'une terrible manipulation, un homme finalement seul et très faible, un anti-héros que j'étais assez curieux d'incarner...

C'est un sujet qui vous effraie ?

Cela pourrait m'effrayer. Ce que l'on voit et entend, ce qui se passe dans le monde ne témoigne guère d'un quelconque exercice de l'intelligence et de la raison. Ce film énonce très bien la folie destructrice à laquelle l'Homme peut se laisser aller, au nom du progrès de l'Humanité (qui a remplacé ici l'idée de Dieu).

Pensez-vous que la façon dont le film évoque la folie des sectes, pourrait faire réagir certains spectateurs sur le danger qu'elles représentent, la manipulation ?

Tout cela est avant tout une comédie ! Et en rien, comme le dit aussi Philippe, « un sermon ». La folie, le fascisme, le rejet, la haine, tout cela existe en chacun de nous. Le danger est là, en nous-mêmes, et c'est bien le propos du film : il faut rester vigilant. Mais sans jamais perdre de vue pour autant l'absurdité comique de la vie ! Alors oui, la transposition de cette menace en comédie permet très certainement de faire entendre plus facilement le propos inquiétant et ô combien réel du film !

L'approche du réalisateur, le discours fasciste tenu par Patrick Messe dans le film, un discours troublant qui recoupe l'histoire et rejoint une réalité actuelle assez violente... est-ce que c'est cela qui vous intéressait ?

Jouer un anti-héros qui, par besoin de reconnaissance, d'amour et d'estime de soi, se laisse conquérir et embrigader dans ce mouvement sectaire m'intéressait beaucoup ! J'ai essayé de ressembler à tout le monde, pour être justement le plus « sympathique » possible... et rendre ainsi la chose plus inquiétante. Le propos de Philippe est en fait assez universel : il s'agit ici d'un dogme eugéniste, mais ce pourrait être tout aussi bien un credo religieux, politique, etc.

Vous vous êtes senti immédiatement happé par ce personnage ?

Je crois que je ne suis pas allé le chercher bien loin, il était là, dans la simplicité, dans son côté « enfant gonflé d'âge » : il peut être chacun de nous pour peu qu'on ait mal grandi (ou pas grandi du tout)...

Qu'est-ce qui vous attirait dans la personnalité de Félix Raiberti ?

Le fait qu'il soit, initialement un petit bonhomme presque normal, sans grandeur, dans un cliché de vie tellement commun, avec sa routine, son manque de volonté, son dilettantisme, sa fiancée un peu cagole (qu'il recrée d'ailleurs bien plus excitante dans son fantasme) – et puis qu'au fur et à mesure de l'histoire, il se *transforme*. De simple adolescent mal dégrossi, il se métamorphose en un personnage inquiétant, le visage marqué, et transpirant une étrange folie destructrice. Hypnose, drogues et manipulation mentale le font vieillir plus vite qu'il n'a jamais grandi... Sans compter l'orgueil qui s'empare de lui du fait de ses nouvelles responsabilités ! Voilà, c'est cette descente intérieure aux enfers – à laquelle il trouve du plaisir – qu'il m'intéressait fortement de jouer.

Vous ne vous êtes pas retrouvé angoissé par certains travers de sa personnalité ?

Peut-être le fait que se cache derrière chaque être banal un grand criminel... mais non, pas au point d'en être effrayé ! Au contraire, c'est là le côté jouissif de l'exercice... Et aussi le fait qu'il *croit* ce qu'on lui raconte. C'est l'autre danger : la manipulation s'exerce et prospère essentiellement dans la *crédulité*.

Comment avez-vous réussi à vous glisser dans ce personnage ?

En observant le réalisateur. En communiquant, partageant le plus possible avec lui. En lui proposant le plus possible, jusqu'à ce qu'on trouve ensemble et avec les partenaires de jeu, l'allure (je devrais dire : *les allures*) et l'esprit (*les multiples esprits*) de ce personnage... Le ton et l'atmosphère décalés de nos jeux... Et en optant pour un jeu non-réaliste mais qui flirte avec le réalisme de temps en temps, peut-être pour mieux marquer l'onirisme des situations et la complexité de l'histoire derrière l'histoire...

Les conseils de Philippe Sisbane vous ont permis d'avancer?

Il y a eu une très bonne compréhension mutuelle, une grande simplicité dans nos rapports. Nous avons beaucoup échangé et travaillé en amont du tournage, et vu le manque de temps (vingt-et-un jours de tournage, dans des conditions assez joyeuses et idéales, grâce notamment à la co-productrice, Françoise Assus, mais totalement modestes quant au budget), nous avons opéré très rapidement pendant le tournage dans un esprit collégial et efficace. De même les échanges avec mes partenaires se sont révélés stimulants. Travailler, jouer avec Patrick Messe fut très agréable ! Il apporte énormément au film. Tout coulait de source entre nous, dans une très bonne connivence. Alexis Gilot et Claire Hélène Cahen étant encore débutants lors du tournage, ils amenaient une certaine maladresse et naïveté mêlées d'angoisse...

Que vous a apporté cette aventure ?

Une belle rencontre avec Philippe Sisbane, et peut être (on le souhaite) de partir sur son prochain long métrage, totalement différent de celui-ci, mais ça je lui laisse le soin d'en parler...

FILMOGRAPHIE

JULIEN BAUMGARTNER

Julien Baumgartner se fait remarquer en 2002 avec la bande des « **Sexy boys** » de Stéphane Kazandjian, puis en héros troublé du film « **A cause d'un garçon** » de Fabrice Cazeneuve avec Jérémie Elkaïm.

A la télévision, il joue régulièrement pour Jean-Louis Lorenzi : « **La tranchée des espoirs** » en 2003, puis « **Le bal des célibataires** » (2004), « **Chat bleu, chat noir** » (2006) et « **Epuration** » (2007).

Il traverse la série « **Paris enquêtes criminelles** » (2007), et apparaît dans les téléfilms « **Les amants du Flore** » de Ilan Duran Cohen (2006), où il seconde Sartre/Lorant Deutsch et De Beauvoir/Anna Mouglalis, et « **Am Stram Gram** » de Stéphane Kappes (2008).

Ilan Duran Cohen le propulse sur le devant de la scène dans la comédie d'espionnage « **Le plaisir de chanter** » (2009), avec Marina Foïs, Nathalie Richard et Jeanne Balibar. Ce rôle lui vaut de faire partie des Révélation espoirs aux César 2009. Au même moment, il apparaît dans la fantaisie « **Hello Goodbye** » de Graham Guit (2008), avec Gérard Depardieu et Fanny Ardant.

Puis il tourne dans « **Toulouse** » de Lionel Baier (2010), et dans « **The tourist** » de Florian Henckel von Donnersmark, et tient le rôle principal du téléfilm « **Quatre garçons dans la nuit** » de Edwin Bailly, pour lequel il reçoit le prix d'interprétation masculine au Festival de Luchon en 2010.

En 2012, il joue dans « **Le noir (te) vous va si bien** » de Jacques Bral avec Thierry Lhermite, Grégoire Leprince-Ringuet et Salim Kechiouche. En 2013 il est à l'affiche de « **Chez nous c'est trois !** », la nouvelle comédie de Claude Duty, aux côtés de Noémie Lvovsky, Marie Kremer, Stéphane De Groodt... et sur le petit écran dans « **Un petit bout de France** » de Bruno Le Jean, où il interprète le rôle principal, entouré de Émilie Piponnier, Lizzie Brocheré et Bernard Ménez.

Il vient de tourner dans le premier film du réalisateur Belge Antoine Cuypers « **Préjudice** » aux côtés de Nathalie Baye, Arno Hintjens, Thomas Blanchard, Ariane Labed et Eric Caravaca.

En mars 2015, on le verra dans « **L'Art de la fugue** » de Brice Cauvin avec Agnès Jaoui et Laurent Lafitte, dans « **Félix et les Loups** », puis dans « **Origines** » nouvelle série policière bientôt diffusée sur France 3 dans lequel il incarne le personnage principal...

FILMOGRAPHIE

PATRICK MESSE

Patrick Messe a une enfance et une adolescence africaine entre les éléphants, les hippopotames et les girafes. De retour en France, il entre au conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique et en sort avec un Premier Prix.

Au théâtre, il interprète Camoletti, Sam Sheppard, Bradburry, en passant par Molière, Marivaux, Corneille, Racine, Goldoni, Audureau, Mrozeck et d'autres, sous la houlette de **Jean Négroni, Roger Planchon, Georges Vitali, André Barsacq, Georges Werler, Georges Wilson, Stephan Meldegg, Laurence Andreini, Naidra Ayadi**, etc.

A la télévision, il tourne plus de 50 films et séries.

Il est la voix française de Robbie Coltrane dans la saga « **Harry Potter** », celle de Jack Nicholson dans « **Mars Attaks!** », celle de Douglas Urbanski dans « **The Social Network** », de James Russo dans « **Django unchained** », de John Noble dans « **Fringe** », etc....

Au cinéma, de Louis Malle à Gilles Carle en passant par Jean-Charles Tachella, Pierre Richard et René Alliot, il poursuit son métier tout en transmettant son expérience au sein de l'Académie Internationale des Arts du Spectacle dirigée par Carlo Boso.

LISTE ARTISTIQUE / CAST

FELIX	Julien Baumgartner
Pr BERNARD & Dr TITORELLI	Patrick Messe
AGNES & CECILE	Claire Hélène Cahen
LASZLO	Alexis Gilot

LISTE TECHNIQUE / CREW

SCENARIO & REALISATION Written and directed by	Philippe Sisbane
PRODUCTION Produced by	Françoise Assus, Neyrac Films, Philippe Sisbane
IMAGE Director of photography	Stéphane Patti
SON Sound	Arnaud Neyreneuf, Yoann Courgeau, Lucas Héberlé
MUSIQUE ORIGINALE Music by	Yacine Malek, Noé Nagy, Geff Børg & Karl Phax
MONTAGE Editing	Guillaume Paqueville
MIXAGE Re-recording	Ludovic Escallier
ETALONNAGE Color correction engineer	Stéphanie Bisutti
ASSISTANTS DU REALISATEUR Assistants of the director	Abena Boafo, Maxime Hermet, Rémi Anfosso
SCRIPTTE Script supervisor	Clothilde Tonneau

DECOR Set decoration	Franck Ghérardi
COSTUMES Costume designer	Adeline Gineste
MAQUILLAGE Makeup designer	Ludivine Parra
REGIE Location manager	Catherine Herman
ANIMATION DU GÉNÉRIQUE Animators of the opening sequence	Antoine Robert, Paul-Émile Boucher
EFFETS NUMÉRIQUES Special effects	Benoit Laurent, Arthur Henck
POST-PRODUCTION Post-production coordinator	Érick Gatellier Guilloux (Neyrac Films)